

AOÛT 1859.

**RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
SUR LA PARTIE DU SAHARA**

COMPRISE ENTRE

L'OUED NOUN ET LE SOUDAN.

Tribus nomades entre l'Oued Noun et l'Adrar.

Un chérif marocain nommé Moula Ibrahim Ould Mohamed, de la famille des Ouled Moulé Abd es Selem Inchich, famille de Chourfa, habitant Finguig, près des Ouled Sidi Cheikh, élevé à Fez, dans le Maroc, et qui a déjà parcouru comme marabout l'ouest de nos possessions algériennes, est arrivé à Saint-Louis le 12 avril 1859; il nous a donné des détails sur son voyage depuis le Maroc jusqu'au Sénégal. Nous avons questionné lui d'abord, et pour contrôler ses assertions, quelques maures Trarza connaissant le nord, de façon à pouvoir remplir, d'une manière certaine et satisfaisante, le grand espace blanc qu'on trouve sur les cartes géographiques les plus nouvelles entre l'Oued Noun et le Sénégal. Autrefois on y mettait quelques noms de tribus erronés ou tellement estropiés qu'ils devenaient méconnaissables, et sur la posi-

tion desquelles on avait si peu de certitude que les dernières cartes ne portent plus rien du tout ; c'est qu'en effet, avec des renseignements incertains, on est exposé à porter en grandes lettres, sur une carte, le nom d'un puits insignifiant, par exemple, en négligeant le nom très-important d'un vaste pays, ou d'un lieu topographiquement très-remarquable.

Or, disons tout de suite et sommairement comment cet espace doit être rempli.

A 80 ou 100 lieues au nord du Sénégal et à peu près à la même distance du cap Blanc, se trouve une oasis renfermant plusieurs villes ou villages ; des cultures de céréales, des dattiers : c'est l'Adrar, dont le chef est Ould Aïda, de la tribu des Ouled Iahia ben Othman, souvent en guerre avec Mohammed el Habib, roi des Trarza, dont le pays sépare l'Adrar du Sénégal, et aussi avec les Ouled Délim, vrais pirates de toute la partie du Sahara comprise entre le cap Blanc et l'Oued Noun.

Dans le nord-ouest du pays d'Adrar, et à quelques journées de marche, il y a une grande sebkha où toute cette partie de l'Afrique, jusqu'à Tenboktou, se procure du sel, et autour de laquelle de nombreuses populations et caravanes viennent camper. Elle n'a pas d'autre nom que El Sebkha ; elle ne doit pas être omise sur les cartes. Elle appartient en droit à la tribu des Kountah.

Entre cette Sebkha et la mer, se trouve un pays qui n'est indiqué sur aucune carte ni dans aucune géographie, et dont le nom est cependant continuel-

lement dans la bouche de tous ceux qui parlent de cette partie de l'Afrique ou qui y habitent ou qui y voyagent: c'est le Tiris.

Or, qu'est-ce que le Tiris? c'est un pays où il n'y a ni un village ni un arbre, ni, bien entendu, le plus petit ruisseau; jusque-là il ne parait pas bien important de le faire figurer sur les cartes. Mais d'octobre en mai, il se couvre de pâturages, et toutes les tribus, depuis l'Oued Noun, au nord, jusqu'au Sénégal, au sud, et jusqu'à Tichit, à l'est, c'est-à-dire habitant un espace de 40,000 lieues carrées, se portent vers le Tiris avec leurs troupeaux de chameaux et de moutons pour y trouver de l'herbe; le Tiris s'étend jusqu'à la mer. Pendant notre hivernage du Sénégal, au contraire, de juin en octobre, saison des pluies, il n'y a plus d'herbe dans le Tiris, et les tribus retournent chacune dans leur pays, où elles trouvent alors des pâturages. Cette année même Mohammed el Habib, cheikh des Trarza est allé jusqu'au Tiris.

C'est donc un nom à faire figurer sur la carte, car il joue un grand rôle dans l'existence des populations de toute cette partie du Sahara.

Dans l'espace compris entre l'Adrar, le Tiris et l'Oued Noun, il n'y a à mettre, dans les cartes générales, que les noms de quelques tribus, très-nomades pour la plupart, et sur lesquelles nous allons donner quelques détails: ce sont les Ouled Delim, les Rgueibat, El Arouciin, les Ouled Tidrarin, les Ouled Abou Seba, etc.....

Les plus puissants, les plus redoutés de tous, sont les Ouled Delim.

Les Ouled Delim appartiennent à cette ancienne souche de Béni-Hassan, sur lesquels nous répétons encore ce renseignement si vrai, donné par l'historien arabe Ibn Khaldoun, et qui se confirme de plus en plus à mesure que nous acquérons des notions sur ces contrées :

« La tribu de Makil, tribu hymiérîte de l'Yémen, entrée en Afrique au onzième siècle de notre ère, peu nombreuse au moment de l'invasion, se multiplia par la suite au point de devenir une des plus puissantes de l'Afrique occidentale. Les Makil se divisèrent en trois fractions : les Béni-Obeid-Allah, les Béni-Mansour et les Béni-Hassan. Ces derniers, nomades par excellence, s'étendirent dans les régions sablonneuses du désert jusqu'au Sénégal. » Or, les descendants de ces Béni-Hassan, conservant encore le nom générique d'Hassan, dominant dans le Sahara occidental, depuis le sud du Maroc jusque vers l'Adrar, sous le nom d'Ouled Delim ; ils dominant dans l'Adrar sous le nom d'Ouled Iahia ben Othman ; ils dominant sur les bords du bas Sénégal sous le nom de Trarza et de Brakna, ils dominant dans une partie du pays compris entre l'Adrar et Tenboktou, sous le nom d'Ouled Embarek, d'Ouled-en-Naceur et de Daoud-ben-Mohammed ; ce qui fait, comme on le voit, une immense étendue de terrain. Seulement ils sont souvent en guerre entre eux. Nous avons déjà donné tous les

détails désirables sur les Trarza et les Brakna, dans la notice mise à la suite de l'annuaire du Sénégal, de 1858 (1), le voyage de Moula Ibrahim Ould Mohammed, va nous offrir une occasion de donner quelques renseignements sur les Ouled Delim. Ils se divisent en Ouled Delim de l'ouest, fréquentant la frontière maritime du Sahara, du cap Blanc au cap Bojador et dont les fractions sont ;

- 1° Les Ouled el Lob, la plus puissante et dont le chef actuel est Ben-ali-ben-Admed.
- 2° Les Ouled Chouikh, fraction puissante dont le chef en guerre avec le précédent est Béïna.
- 3° Les Ouled Marref.
- 4° Les Ouled Kelika.
- 5° Les Ouled Mouhahal.
- 6° Les Ouled el Rmitsia.

Et en Ouled Delim de l'est, habitant le pays de Azouad, au couchant de Tenboktou, et dont les fractions sont :

- 1° Les Abda.
- 2° Les Arib.
- 3° Les Ouled el Moulat.
- 4° Les Loudikat.
- 5° Les Askarn.
- 6° Les Arahda.
- 7° Les Aïdou Bilal.

Ces derniers Ouled vivent avec les Touareg et les Kountah qui dominant dans le pays. Ces tribus

(1) Voir également le cahier des *Annales des Voyages* de Janvier 1859, pages 73 et 84.

si nomades n'ont pas d'aussi grandes tentes que les tribus presque sédentaires du Tell et elles mènent une existence très-rude. Les Ouled Delim, dont beaucoup de voyageurs ont fait un portrait effrayant, ont en effet un extérieur peu gracieux. Ils sont grands et forts, couverts de poils sur le corps et portent les cheveux très-longs ; ils rançonnent les caravanes et les escortent au besoin moyennant salaire. Ils se nourrissent de poudre, (*aïchat houm el baroud*), disent les Arabes, voulant dire par là qu'ils ne vivent que du produit de leurs rapines à main armée ; toujours en quête, ils n'ont pas de migrations régulières avec les saisons comme les autres tribus. Ils sont tous armés de fusils à deux coups venant du Sénégal, ont peu de chevaux et beaucoup de chameaux de selle de très-haute taille. Les meilleurs guerriers de l'armée d'Abderrhaman viennent des Ouled Delim. Une fraction des Ouled Delim s'est rendue si redoutable à Ould Aïda, que celui-ci dans un échange d'otages entre eux leur a donné son propre fils. Le chef de cette fraction nommé Ali Ould Ahmed est surnommé *Rmougâ*, c'est-à-dire le rapide.

Passons maintenant en revue les autres tribus que l'on rencontre entre l'Oued Draâ (au sud de l'État d'Oued Noun) et l'Adrar. Toutes vivent sous la tente.

Nous trouverons d'abord les Rgueibat, très-nombreux, se prétendant Chourfa, parlant arabe, cultivant encore un peu d'orge et de blé sur les bords de l'Oued Draâ quoique étant par 28° de latitude,

possesseurs de chevaux , de chameaux et de moutons , ayant leurs campements habituels au sud de l'Oued Draâ et au nord de ceux des El-Arouciin, ils sont en partie armés et sont en guerre avec une fraction de Tajakant dont le chef Ould bel Lhamech campe dans le sud à cinq jours de distance.

Puis dans le bassin de Saquiet el Hamra, lit d'un torrent qui se déverse (d'après Panet) dans l'Oued Draâ près de son embouchure, nous trouvons les El Arouciin, tribu de marabouts assez nombreuse, inoffensive, hospitalière, ne voyageant pas beaucoup, ayant encore quelques champs de blé et d'orge, puisant de l'eau dans des puits nombreux lorsque le Saquiet el Hamra est à sec, possesseurs de moutons, de chameaux et de beaux chevaux ; ils parlent arabe, sont blancs de teint et de taille élevée. Quoique n'attaquant jamais, ils se défendent avec courage et succès contre les tribus pillardes des Ouled Delim et celle d'Ould Aïda.

Les Ouled Abou Seba, marabouts, mais dont quelques fractions sont guerrières, forment une tribu très-nombreuse et qui occupe ou parcourt un territoire très-étendu, car on en trouve une fraction près de Mrakech (Maroc) et on en trouve encore au cap Blanc (Arguin). Le Caid des Ouled Abou Seba du Maroc réside entre Mrakech et Souerya (Mogador). Ces Ouled Abou Seba sont de même race que ceux du désert ; ceux-ci sont mêlés entre l'Oued Draâ et l'Adrar avec les Ouled Delim. Les Ouled Abou Seba se font des guerres entre eux. Sans être préci-

sément tributaires des Ouled Delim, quand leurs caravanes rencontrent quelques bandes de ces pillards, elles leur font quelque cadeau.

Les Ouled Tidrarin, tribu peu nombreuse, voyageant depuis el Arouciin jusqu'à l'Adrar, fréquentant les bords de la mer, pêcheurs en face des Canaries, tributaires des Ouled Delim et des chefs de l'Adrar suivant qu'ils s'approchent des unes ou des autres. Ils recueillent l'ambre gris dans la mer et le portent dans l'Oued Noun; ils parlent arabe.

Les Medjat peu nombreux, tributaires de tout le monde, vivent près des Tidrarin, pêcheurs, ils portent aussi de l'ambre gris à l'Oued Noun. Puis viennent d'autres tribus moins importantes. A propos de ces pêcheurs maures, nous avons depuis quelque temps à Saint-Louis un spectacle singulier. Ce sont quelques familles d'Ouled Abou Seba, d'Arguin, réfugiées auprès de nous; ces maures pêchent dans la mer à *la nage* sur notre côte pleine de brisants.

On trouve sur les anciennes cartes une tribu de Monselmines: il n'y a pas de tribu de ce nom. Des maures interrogés par des naufragés ou des pêcheurs canariens auront répondu: nous sommes des Messelmin, c'est-à-dire des musulmans et on a fait de cela le nom d'une tribu.

Une chose assez remarquable, c'est que les tribus au sud de l'Oued Draâ, c'est-à-dire les Ouled Delim, les Ouled Abou Seba, les Trarza, Brakna, Douaich, etc..., ne pratiquent pas la polygamie. On n'y épouse qu'une femme; les femmes n'y supportent

pas le partage. Dans les seules tribus El Arouciin et Rgueibat, voisine du Maroc, un homme a quelquefois plusieurs femmes. Chez les Chlouah (berbères) de l'Oued Noun et dans tout le Maroc la polygamie est au contraire très en usage.

Toutes ces tribus errantes du Sahara occidental se réunissent par grands douars, qui vont jusqu'à 100 et 200 tentes, lorsqu'elles sont en guerre. En temps de paix les tentes s'isolent presque complètement.

État d'Oued Noun.

On sait que dans le nord de la partie occidentale du Sahara, l'Oued Noun forme un petit État berbère, séparé, au sud du Maroc; c'est un entrepôt entre le Maroc et le Soudan; il s'y trouve des Juifs qui font presque tous le commerce.

Le cheikh actuel de l'État d'Oued Noun est Beyrouk, très-âgé; il était déjà cheikh lors du voyage de Panet en 1849-1850.

Panet, jeune mulâtre Sénégalais, alla en 1849, de Saint-Louis au Maroc, avec une mission du gouvernement. Il se fit passer pour musulman, et termina tant bien que mal son voyage sans grands événements.

La capitale de l'Oued Noun est Glimim que Panet appelle Oued Noun, tandis que ce nom est celui du pays; la rivière de Noun a peu d'eau, on y trouve beaucoup de palmiers et d'arbres fruitiers, tels que raisins, figues, etc... Ce pays est indépendant d'Abderrhaman.

Beyrouk est Chlouah (berbère) de la tribu des Dekkena, fraction des Aït el Djemel. Il protège beaucoup le commerce et est lui-même, un grand commerçant ; il aurait eu l'intention de créer, il y a quelques années, dans ses États, une ville maritime où il aurait commercé avec les Européens. On croyait que c'était les Français qui allaient s'établir sur ce point ; cela alarma l'empereur du Maroc parce que cela eût nuï beaucoup au commerce de Soueyra (Mogador). L'empereur Abderrhaman dissuada Beyrouk de ses projets en lui accordant des avantages sur le commerce de Soueyra ; il lui donna un dixième des plumes d'autruche qui sortent par ce port. Il sort par Soueyra des plumes d'autruche, de l'ivoire et de l'or venant du désert et du Soudan par l'Oued Noun, et l'huile et la laine venant du Maroc proprement dit.

L'empereur Abderrhaman, comme on le voit, n'est pas sans se préoccuper du commerce du Soudan, quoique l'autorité du Maroc n'y soit plus reconnue. Nos conquêtes et l'accroissement de notre puissance dans le Soudan sont connus et appréciés par lui. Il y a un an et demi, à la fête Aïd el Mouloud, en présence de Moula Ibrahim Ould Mohamed (notre voyageur), l'empereur Abdherrhaman, dans une grande réunion de tous les caïds, leur aurait dit : « Si vous continuez à commettre des exactions dans le pays au lieu de le bien administrer, il vous arrivera malheur. Vous avez entendu que les Français ont conquis tous les pays là-bas, dans le

Soudan, et qu'ils se sont soustraits par la force aux tributs qu'ils payaient aux Maures Hassan. Déjà ils sont maîtres de l'Algérie; prenez garde, ou sinon ils viendront par Soueyra, et tout le pays se mettra avec eux pour être délivré de ses mauvais chefs. »

Si nous rétablissions notre poste d'Arguin, nous attirerions là la partie du commerce de ces contrées qui vient par la ligne d'Adrar, Tichit, Tenboktou. Il faudrait pour cela intéresser les Ouled Delim à protéger les caravanes; nos vues devraient surtout se tourner de ce côté si les Trarza ne favorisaient pas le mouvement des caravanes de l'Adrar vers Saint-Louis. Quant à la partie du commerce du Soudan occidental qui va à Oued Noun par le Touat ou par El Guédéa sans passer par l'Adrar, un établissement à l'embouchure de l'Oued Noun ou de l'Oued Draâ l'intercepterait évidemment, comme Abderrhaman le comprend si bien.

Il est clair qu'il est tout à fait dans le rôle de la France de fonder des établissements sur ces deux points : Oued Noun et Arguin. Autant la conquête du Maroc serait inutile et ruineuse pour elle, autant il lui serait avantageux de s'établir sur quelques points maritimes d'où elle absorberait tout le commerce du pays.

Itinéraire de Moula Ibrahim.

Venons maintenant au voyage de notre chérif. Son but, dit-il, était d'aller chez Chikh Sidia, le

fameux marabout des Brakna, dont la réputation s'étend, à ce qu'il paraît, très-loin, et qui demeure à Boutlimit; aujourd'hui Moula Ibrahim me demande à parcourir le pays des noirs et à s'établir à Podor, en disant qu'il nous y rendra de grands services contre Alhadji.

Nous nous demandons si c'est en réalité un simple particulier qui voyage en cherchant fortune, si c'est un espion que le Maroc envoie pour savoir au juste ce qui se passe ici, ou si c'est un chérif venant voir s'il n'y aurait pas moyen de faire une guerre sainte dans le Soudan.

Moula Ibrahim partit de Mrakech il y a un an et demi, le 13 mouloud 1274, c'est-à-dire le 31 octobre 1857, avec une caravane d'Ouled Abou Seba commandée par le fils de Beyrouk, chef de l'État d'Oued Noun, lequel avait apporté des cadeaux à Abderrhaman comme fait tout chef même indépendant qui va voir l'empereur. La caravane, dont la destination était l'Adrar, portait de la guinée anglaise, des baudriers, de la soie, de la poudre, des burnous, des kissa, des bottes, babouches, etc.; elle se composait de cent cinquante chameaux environ et d'un plus grand nombre d'hommes.

La première étape se fit à un ksour nommé Es Sebt; on appelle *ksour* les petits villages et *déchera* les grands villages et les petites villes. La seconde étape se fit dans le douar du caïd d'une fraction d'Ouled Abou Seba. Dès le troisième jour on se trouva chez les Berbères Chlouah, dans le ksour du

caïd du Djebel Tougga, c'est-à-dire que bien près de Mrakech on rencontre déjà des populations sur lesquelles l'empereur n'a qu'un pouvoir bien mal établi.

Le caïd du Djebel Tougga, fonctionnaire nommé par l'empereur, venait de faire une grande expédition contre ses administrés Chlouah; les révoltés s'étaient réfugiés vers le sud dans l'Oued Sous.

Les noms des ksours traversés les jours suivants par notre voyageur sont Daouziki et El Hadjadj.

On arriva ensuite dans l'Oued Sous, rivière qui a très-peu d'eau dans l'été et un peu au nord de l'embouchure de laquelle se trouve Agadir Irir, port de mer. Les habitants de l'Oued Sous sont des Chlouah et des Ahouara. Il y a un lieu nommé Beni Hoara dans les Canaries, qui sont presque en face de l'Oued Sous.

Le lendemain on s'arrêta chez Brahimould Dlimi, de la tribu des Ouled Delim, cheikh des Chtouga (Chlouah) dans l'Oued Msasa, rivière plus grande que l'Oued Sous, et où des bâtiments marocains pénètrent dans la saison des hautes eaux.

Ce chef pillard et turbulent n'est soumis que de nom à l'empereur.

On passa les jours suivants par Aglou et par Amongar el Khamis, ksour chlouah des Ouled Djer-rar, résidence du chef indépendant de tous les Chlouah, nommé Chikh Mohammed el Hassan; ce pays est très-boisé; les caravanes y trouvent toute sécurité. Ce petit État chlouah est assez puissant,

au moins autant que celui d'Oued Noun auquel il confine dans le sud.

De là on fut à Kseïba, ksour dans l'État d'Oued-Noun, à une petite distance de cette rivière, à deux ou trois jours de la mer.

Le chef est Moulé Ahmed es Sebâi (Es Sebâi, c'est-à-dire de la tribu des Ouled Abou Seba); il est nommé par le cheikh Mohammed, dont nous venons de parler.

En une marche on arriva à Glimim, capitale de l'Oued Noun, chez le cheikh Beyrouk, qui exerce une espèce de suzeraineté jusque bien avant dans le désert au sud. Les Ouled Délim eux-mêmes le ménagent et épargnent ses caravanes, parce que, lorsqu'il n'y a pas d'herbe dans le désert, ils sont obligés de se rapprocher de son pays. Quand Beyrouk et les Ouled Délim sont en guerre, aucune caravane ne peut plus voyager entre l'Oued Noun et le Soudan occidental.

Le fils de Beyrouk, qui avait conduit la caravane depuis Mrakech, resta à Glimim et son petit-fils en prit le commandement jusqu'à l'Adrar. La caravane s'accrut à Glimim et arriva au chiffre de 400 chameaux et 300 hommes, dont 55 guerriers de Beyrouk armés; il n'y avait pas de chevaux. De Glimin, on fut à Ksabi, ksour dans une rivière du même nom, qui se jette dans l'Oued Noun, delà à Aït el Djemel, où il y a un ksour et des Douars. Nous retrouvons ici le *Aït* des tribus Kabyles de l'Algérie. Dans les dialectes berbère zénaga des

bords du Sénégal, il devient *Ait, id* et se réduit même quelquefois à un simple *d* : *aïd* ou *el hadj, Idehagram, Dagbadji*. On passa la nuit suivante à une citerne nommée Motfiit Ould Hammam ; puis à un bivouac sans eau ; puis à l'Oued Draâ, grande rivière où l'on trouva des camps d'Izerguiin, marabouts berbères.

Etapas suivantes : Krikarat, puits, un bivouac sans eau ; puis El Gada où se trouvent des dœuars et des champs de culture de Rgueibat.

Arrivé à Saquiet el Hamra, pays des El Arouciin, on trouva le pays désert, parce que le manque de pluie avait forcé cette tribu à aller dans le Tiris, avec les Rgueibat.

De Saquiet el Hamra, la caravane fit quinze petites journées de marche sans rencontrer ni voyageurs ni une tente jusqu'à Sebkha Anajim, près de cette Sebkha on trouva un petit camp d'Arouciin avec des moutons. A la Sebkha même on rencontra une caravane de plusieurs tribus mêlées venant du Tiris et retournant au Maroc.

Les gens d'Ould Aïda avaient voulu piller cette caravane, mais les El Arouciin s'y étaient opposés. Cette caravane (*rafga*) composée de plus de mille chameaux et de quelques centaines d'hommes sans armes était commandée par Sidi Ahmed Guernau des Izerguiin, fraction des Dekkena (de l'Oued Noun) ; il s'y trouvait quelques Dekkena de Glimim armés. Elle portait des plumes d'autruche, de l'or, des captifs (50 ou 60). Les Marabouts du Tiris, de

l'Adrar et des Trarza viennent acheter des esclaves dans le Cayor en échange de leurs chevaux et les emmènent au Maroc. Cette immigration, qui tend à dépeupler notre colonie, cessera bientôt, grâce à notre nouvelle situation au Sénégal.

L'eau de la Sebkha était saumâtre, mais potable.

A la vue des chameaux de notre caravane, l'autre avait cru être tombée sur une bande d'Ouled Delim; la joie fut grande et réciproque quand on se reconnut. Après la Sebkha, on fit de fortes journées de marche sans eau, en passant par El Ouassat. Après quatre jours on arriva à Gléib Djrat, petite montagne où il y a un puits; on y trouva quelques tentes de Rgueibat qui se rendaient dans le Tiris.

Ces Rgueibat avaient rencontré à Sebkha Anajim une bande de huit Ouled Delim (de la fraction des Skarna) montés sur huit chameaux, tous armés de fusils à deux coups et à qui ils avaient fait un cadeau. (Les Maures appellent cela un cadeau comme l'aumône de Gil Blas).

En une bonne journée on alla de Gléib Djrat à la grande Sebkha. Sur sa rive ouest jusqu'à Tiris se trouvaient de nombreux camps de Rgueibat, d'El Arouciin, d'Ouled Abou Séba et d'Ouled Délim. On y trouva une caravane de l'Arlal (marabouts guerriers des Ouled Embarek au nord du Kaarta) de 500 chameaux qui venaient chercher du sel et avaient payé 50 chameaux de droit aux Ouled Delim, pour ne pas être pillés.

Dans la longueur de la Sebkha, on ne voit pas un

bord de l'autre; dans la largeur, on aperçoit un homme monté sur un chameau; il n'y avait pas d'eau dans le moment. On coupe la couche de sel avec des couteaux; généralement ce sont les gens d'Ouadan (Adrar) qui recueillent le sel et le vendent aux caravanes.

Il y a sur les bords de la Sebkha de nombreux puits d'excellente eau. On y passa la nuit. Une longue chaîne de montagnes nommée Idjil se dirige dans le nord-est, à partir de la Sebkha.

On trouva dans la montagne d'Idjil des camps d'El Arouciin, de Tidrarin, d'Ouled Abou Seba, de Kountah, de Rgueibat et de Mach douf. Cette montagne doit être assez élevée, puisqu'on l'aperçoit à deux journées de marche. Les Ouled Delim qui habituellement restent dans l'ouest de la Sebkha, font quelquefois des razzias dans Idjil. La caravane parcourut pendant vingt jours les douars qui se trouvaient dans ces montagnes. Il y a cinq journées de marche d'Idjil au centre du Tiris dans l'ouest-sud-ouest et à trois à quatre journées entre l'Idjil et Chinguéti de l'Adrar.

Là, nous abandonnerons notre voyageur, parce que les contrées comprises entre l'Adrar et le Sénégal nous seront bien mieux connues par les Trarza et par les Brakna et par nos propres observations.

Les Oasis du Sahara occidental qui sont dans la sphère d'action du Sénégal sont celles de l'Adrar et du Tagant, contrées importantes, peu connues et dont les géographes ne font nulle mention.

L'Oasis d'Adrar.

Il y a deux pays d'Adrar, l'Adrar Chergui ou Adrar Ould Aïda et l'Adrar-es-Soutouf. Ce dernier qui n'est qu'un lieu de pâturages sous la domination des Ouled Delim est à quelques journées au nord-ouest de l'autre.

Quant à l'Adrar Chergui, c'est une vaste oasis montagneuse qui renferme quatre villes et des villages. Comme nous l'avons dit, c'est à 80 ou 100 lieues au nord du Sénégal et à la même distance à l'est d'Arguin qu'il faut la placer sur les cartes.

Ce pays est sous la suzeraineté d'Ould Aïda, chef de la tribu des Ouled Iahia ben Othman, descendants des Beni-Hassan. Il fait un grand commerce avec l'Oued Noun au nord, et avec le Soudan au sud et à l'est par le Tagant et par Tichit. Il commerce avec le Sénégal par l'intermédiaire des Trarza : il y a dix ans, avant la grande guerre d'Ouled Aïda et de Mohammed el Habib, il y avait quelques relations directes entre l'Adrar et nos escales du fleuve.

Il vint même une fois par l'Adrar à l'escale des Trarza une caravane de l'Oued Noun ; elle était de deux cents chameaux et avait emmené cent cinquante juments, dont moitié avait été vendue en route. Ce qui frappa les riverains du Sénégal, c'est que certaines de ces juments avaient une oreille fendue. Il est probable que les tribus marocaines ont, comme certaines tribus de l'Algérie, l'habitude de fendre

l'oreille aux poulains qui naissent le vendredi.

Les montagnes de l'Adrar Chergui sont rocheuses, hautes et escarpées au point que les habitants seuls peuvent monter à leur sommet parce qu'ils connaissent les sentiers. Les plus élevées sont vues à deux jours de marche, c'est-à-dire à dix ou quinze lieues.

Ces rochers sont nus ; il s'y trouve des ravins et des torrents après les pluies ; dans l'été, on ne trouve d'eau dans ces ravins qu'en y creusant des trous.

Les Ouled Iahia ben Othman, maîtres de l'Adrar, sont guerriers, armés de fusils à deux coups et montés sur des chevaux ou sur des chameaux ; ces derniers sont en majorité. Ils perçoivent des impôts sur les tributaires et rançonnent les caravanes.

L'Oasis possède des chameaux, des moutons, des ânes, des bœufs et des chevaux. Les princes seuls ont des moutons à laine qui viennent du Tell et coûtent cher. Un bœuf y coûte de 1 à 2 pièces de guinée, un chameau 3 à 4 pièces.

Des tribus vivant sous la tente viennent habiter l'Adrar pendant l'été ; elles se dispersent dans les pays voisins pendant l'hiver.

Les quatre villes de l'Adrar sont Oudjeft, Atar, Ouadan et Chinguéti. Les plus grandes qui sont Oudjeft et Atar ne doivent pas avoir plus d'un millier d'habitants fixes. Elles en ont peut-être moins encore.

Ces habitants vivent dans des maisons construites en pierre et en terre ; les terrasses sont en bois (ce

n'est pas du palmier) et grandes pierres plates dont le pays abonde ; quelques-unes de ces maisons sont solides et durent longtemps.

On cultive dans l'Adrar du mil, de l'orge et du blé, non-seulement pour les habitants de l'Oasis, mais encore pour les tribus errantes du désert au nord et à l'ouest. Il s'y trouve de nombreux palmiers, mais pas d'autres arbres à fruit.

Les populations de l'Adrar sont : outre les Iahia ben Othman, tribu des princes, comme on dit au Sénégal, les tribus de Marabouts suivantes ; Idou Ali, Smassit, Idou el Hadj, Ehel el hadj el Mokhtar, Ehel Etchfara El Khatat, El Tales Othman, Smalil, etc..

Les tributaires sont les Teizoug, les Déïchelli, El Torchan, Touabir, El Arach, etc... ; il est probable qu'il y a beaucoup de sang berbère surtout chez les tributaires et chez certains marabouts ; mais personne ne parle berbère (zénaga) dans l'Adrar ; contrairement à ce qui a lieu chez les Trarza, les Brakna et les Douaich, tout le monde y parle arabe. Les habitants des villes et villages sont des mêmes tribus que les nomades. Cesont à Oudjef des Smassit, à Chinguéti des Idou Ali, à Atar des Smassit, des Ideïchelli et des Teizouk, à Oouadan des Idou el hadj (Darmankour), des Smassit et des Idou Ali.

Les chefs des villages sont des Smassit et des Idou Ali nommés par leur famille avec le consentement d'Ould Aïda. Le chef d'Atar s'appelle Sidati. Les villes payent des impôts à Ould Aïda.

Parmi les villages on compte El Hafeira construit en paille et feuilles de palmiers dans la montagne d'Iridji, qui a deux journées de longueur et borne l'Adrar au sud, Kseur et Teurchan, etc...

Les villes de l'Adrar, bâties dans les vallées possèdent des palmiers plantés le long de ces vallées. Les habitants cultivent certains terrains plus ou moins éloignés des villes; ainsi la vallée d'Atar se prolonge dans l'ouest jusqu'à un lieu nommé Jaghref, vaste terrain de culture quand il est asséché, et où se trouvent un certain nombre de petits villages provisoires en paille; les gens d'Oudjef et d'Atar se le partagent. La rivière Saint-Jean, indiquée sur les cartes marines dans le prolongement de cette vallée, en serait-elle le débouché?

Les autres villes ont aussi leurs terrains de culture, mais qui ne valent pas Jaghref.

Oasis de Tagant, ville de Tichit, pays de Rquiba, El Haadh, Azonad.

Le Tagant est une autre oasis à une trentaine de lieues au sud est d'Oudjef, la ville la plus méridionale de l'Adrar, et à une cinquantaine de lieues du haut Sénégal. Il s'y trouve des ksours dans le genre de ceux de l'Adrar, ainsi; Raschid, Kseur el Barka et Tijigja.

On y voit des palmiers et très-peu de blé et d'orge.

Les maîtres du Tagant sont les princes douaich; aujourd'hui c'est Bakar Ould Soued Ahmed.

Le Tagant est à six journées de marche de caravane de notre établissement de Bakel, dans le haut Sénégal.

Les tribus de marabouts du Tagant sont les Tajakant, les Kountah et les Aidou el hadj. Les habitants des ksours appartiennent à ces deux dernières tribus.

La ville de Tichit est à dix journées de marche de caravane dans l'est-sud-est de l'Adrar. On y cultive les palmiers et un peu d'orge et de blé.

Le pays de Rguiba est un pays de pâturage appartenant au Tagant au nord-est. Il sépare le Tagant du pays d'El Haodh soumis aux Ouled Embarek.

Dans le Sahara occidental et dans le Soudan occidental, on appelle *Azouad* toute la partie du Sahara comprise entre le Touat et Tenhouktou ; cette vaste contrée est presque entièrement déserte.

Commerce par caravanes dans le Sahara occidental.

Il se fait, comme nous l'avons déjà dit, dans le Sahara occidental, un commerce assez considérable dont les principaux débouchés pour l'Europe sont le Sénégal au sud et Soueyra dans le Maroc.

Il part annuellement du Maroc, par l'Oued Noun un certain nombre de caravanes (quatre, cinq, six, suivant les années) qui se dirigent sur l'Adrar. Ces caravanes nombreuses, au départ, de 500 à 1,000 chameaux, se fractionnent en route tant pour la facilité des ravitaillements que pour la commodité de leur commerce.

Elles ne partent pas chargées de telle marchandise, pour tel point déterminé, d'où elles doivent rapporter tel produit; elles emportent une grande variété de marchandises qu'elles échangent à un point quelconque de leur itinéraire, contre des produits quelconques qu'on leur offre à des conditions avantageuses; elles échangent ces mêmes produits contre d'autres suivant les circonstances, dirigeant leur course çà et là à la recherche des marchés avantageux; agissant enfin comme un navire pacotilleur, faisant escale en différents lieux sans autre but arrêté que de faire des échanges à de bonnes conditions et de trouver du frêt.

Ces caravanes partent du Maroc avec de l'or, ce qui paraît singulier quand on réfléchit que l'or du Maroc vient en définitif du Soudan; elles portent du blé, de l'orge, des chameaux, puis au retour des guinées du Sénégal, des fusils, de la poudre de la même provenance, des plumes d'autruche, de l'ivoire, des cuirs, des esclaves, etc...

Celles qui vont charger du sel à la Sebkhâ ne sont pas des caravanes du Tell, ce sont des caravanes du Soudan, de Tichit, du Tagant, des Trarza et des Brakna; elles portent ce sel dans le sud et dans l'est pour l'échanger surtout contre de l'or.

Quelques-unes des caravanes du Maroc quittent la route de l'Adrar pour aller brocanter dans l'est, dans le Tiris ou à Aguitir (pays d'Arguin). Nous avons grand intérêt à obtenir du cheikh des Trarza Mohammed el Habib qu'il laisse le mouvement com-

mercial de ces caravanes se continuer jusqu'au Sénégal, mais il n'y est pas très-porté : il craint que ses ennemis du nord ne s'approvisionnent trop facilement d'armes et de poudre.

Importance d'Arguin.

A l'extrémité nord du grand banc, qui s'étend au sud du cap Blanc, par 20° de latitude et 19° de longitude ouest se trouve, tout près de la côte, l'île d'Arguin, qui a donné son nom à ce banc fameux. Elle fut découverte en 1443; en 1448 l'Infant de Portugal don Henri y construisit une forteresse pour trafiquer avec les maures Zénaga. En 1638, l'île fut prise par les Hollandais; en 1665 par les Anglais, et l'année suivante reprise par les Hollandais. En 1678, elle tomba au pouvoir des Français; puis vinrent des alternatives de domination hollandaise et française. Cet établissement fut abandonné dans le 18^e siècle. Vers le commencement du 18^e siècle, le roi des Trarza Eli Chandora, pour dominer sur la rive droite du Sénégal, alla lui-même chercher au Maroc, en échange de présents considérables, le secours d'une armée (Méhalla) composée des Aleb, des Kahla et des Bouidat. Ce roi parvint, en effet, à dominer toutes les contrées occupées par la descendance des Béné-Hassan, moins les Ouled Embarek et les Ouled Naceur.

Arguin se trouva, comme les pays voisins, sous sa dépendance; les Abou Seba, qui habitent dans

les environs, ayant été vaincus, comme les autres, par les Trarza. Plus tard, lorsque nous eûmes abandonné ce point, les Trarza n'y ayant plus autant d'intérêt, s'en occupèrent moins, et cherchèrent plutôt à dominer les rives même du Sénégal ; résultat auquel ils étaient arrivés il y a cinq ans. Aujourd'hui, les environs d'Arguin sont toujours habités par les Ouled Abou Seba ; et ceux-ci, quoique dépendants encore du roi des Trarza, Mohammed el Habid, sont cependant à la portée de la puissance des Ouled Delim, avec lesquels ils se mêlent assez volontiers et s'allient même souvent par des mariages.

Comme nous l'avons dit, il nous paraîtrait bien intéressant pour nous de réoccuper le point d'Arguin ; nous absorberions par là un tiers du commerce de Soueyra. Les plumes d'autruche surtout y seraient apportées ; Ould Aïda serait enchanté du rétablissement de ce comptoir. Il ferait son possible pour en protéger les abords ; mais il en est un peu loin (80 à 100 lieues) ; les Ouled Delim, quand ils ne sont pas en guerre entre eux, pourraient parfaitement jouer ce rôle, moyennant profits, contre Mohammed el Habib, si celui-ci cherchait à nous y entraver. Les difficultés viendraient de ce que Mohammed el Habib fait, chez ses rivaux du nord les Ouled Delim, ce qu'il fait chez les Brakna, ses rivaux de l'est, c'est-à-dire qu'il y suscite des guerres intestines ; nous chercherions à combattre son ambition de ce côté, comme nous le faisons sur les bords de notre fleuve ; et puis Mohammed el Habib

n'est pas immortel, et son successeur, s'il a son ambition, n'aura probablement pas ses capacités.

Une exploration complète des abords d'Arguin sera faite prochainement. On trouve dans les environs de l'île d'Arguin un certain nombre de villages en paille d'Ouled Abou Seba ; le chef de cette tribu était, il y a 8 ou 10 ans, le nommé Mohammed el Ahmar, de la famille des El Ahmar Ould minin Nahna. Il était nommé par Mohammed el Habib pour les Ouled Abou Seba de son territoire, et reconnu par les Ouled Abou Seba du Tiris. Il fut tué dans une guerre intestine excitée par Mohammed el Habib : il s'agissait d'un navire naufragé ; Mohammed el Ahmar prit de force les naufragés d'entre les mains d'une partie de ses sujets qui lui faisaient opposition et voulaient les donner à Mohammed el Habib. Il les amena à Saint-Louis, et un bateau à vapeur le reconduisit à Arguin ; de là la colère du roi des Trarza et la perte de Mohammed Ahmar, quoique celui-ci eut donné, pour apaiser la colère de son suzerain, deux juments et un captif.

Des six fils de Mohammed el Ahmar, le plus jeune, Mohammed Saloum, vengea son père, en tuant le chef du parti ennemi dans une embuscade, et il se réfugia à Saint-Louis, où il est encore, suivant assidûment l'école des frères.

Un frère de Mahommed Saloum a été autrefois amené en Angleterre par un bâtiment anglais qui visitait Arguin, et y a appris l'anglais ; il est aujourd'hui chez les Trarza.

Mohammet el Habib a nommé pour chef des Abou Seba un simple tributaire pour abattre entièrement la famille des El Ahmar Ould Minin Nana.

On sait que d'après les traités, nous avons seul le droit de nous établir à Arguin. Outre la troque que nous ferions sur ce point, il pourrait devenir le centre de pêcheries considérables ; déjà depuis bien longtemps les pêcheurs des Canaries le fréquentent. En juillet 1856, en me rendant en France, je vis deux navires canariens mouillés sous le cap Blanc : ils y pêchent et font quelques échanges avec les Maures.

D'après les renseignements fournis par M. Berthelot, consul Français à Sainte-Croix de Ténériffe dans son ouvrage sur la côte occidentale d'Afrique :
« Le poisson est excessivement abondant sur le
» banc de sable qui barre la baie, et la proximité
» du cap Saline, où l'on trouve le sel naturel en
» quantité, offrirait des ressources aux pêcheurs.

« Les pêcheurs des Canaries emploient à la pêche
» de la côte d'Afrique environ 700 matelots répartis
» sur une trentaine de brigantins de 20 à 50 ton-
» neaux. Ces bâtiments approvisionnent annuelle-
» ment les îles de 7,500,000 kilogrammes de pois-
» sons. Les richesses ichthyologiques de ces parages
» n'auraient rien de comparable dans les autres
» parties du globe.

« Les gades, *pescada* et *abadejo* ou *abriole* de la
» mer canarienne, seraient préférables à la morne
» du nord.

» Enfin sous tous les rapports, la pêche sur cette

» côte serait moins pénible, plus avantageuse, plus
» lucrative que celle du Banc de Terre-Neuve, où
» nous sommes exposés à des tracasseries de la part
» des Anglais et des Américains : M. Berthelot, qui
» habite les Canaries depuis près de 30 ans, et qui
» a très-sérieusement étudié la question, ne con-
» serve aucun doute à cet égard. »

Voici encore, à l'appui de l'opinion de M. Berthelot, ce que dit l'écosseis Georges Glas, qui explora les Canaries en bon observateur, vers le milieu du dernier siècle : « Il est étrange que les Espagnols conservent le désir de partager avec les Anglais la pêche de Terre-Neuve, quand ils en ont une à leur porte bien supérieure à celle des mers du Nord. » Il s'agit de la pêche occidentale d'Afrique. « It is strange to think that the Spaniards should want to have the Newfoundland fishery with the English, when they have one much better at their own doors. » (G. GLAS, *hist. Can. Isl.* p. 338.)

Il paraît qu'il reste encore des vestiges des citernes de notre fort dans l'île d'Arguin.

L'extension de notre domination au Sénégal, nous amènera probablement à réoccuper ce point, théâtre de notre ancienne gloire et de notre ancienne prospérité coloniale, que les malheurs des guerres étrangères et des révolutions nous ont fait abandonner.

Colonel FAIDHERBE.
